

En février de l'an de grâce 973, moi, Alberich de Langres, moine de l'abbaye de Saint-Gall, dépositaire des clés du scriptorium et futur armarius, j'ai reçu du père supérieur, l'abbé Virgile d'Aquilée, la mission d'enregistrer dans les pages des *Annales Sanctgallenses Miores* l'histoire véridique de mon ancien maître, Stephanus de Pannonie, et ce de sa venue à notre monastère jusqu'à son départ vers les terres païennes où, répandant avec bravoure la parole d'Évangile, il s'est glorifié dans le Seigneur pour le salut de nos âmes. En immortalisant l'œuvre de sa vie dans les *Annales*, j'ai avant tout l'intention de démentir toutes les allégations malveillantes, reposant souvent sur des rumeurs fallacieuses, selon lesquelles mon maître bien-aimé aurait connu la déchéance en terre païenne, ou serait revenu couvert de déshonneur, ou encore, *horribile dictu*, aurait été banni jusqu'à la fin de sa vie. Dans l'accomplissement de cette tâche, l'aide de notre révérend abbé Virgile d'Aquilée, blanchi au service de Dieu et à la conduite de son troupeau, mais disposant encore de toutes les forces de son âme, s'est révélée indispensable et infiniment salutaire. Grâce à l'assistance et aux indications qu'il m'a prodiguées, j'ai pu rassembler les éléments de la vie de Stephanus de Pannonie dispersés dans le temps et l'espace. Cependant mon ouvrage est loin d'être parfait. Nul doute que certains aspects de sa vie resteront à jamais dans l'ombre, car la plupart de ceux qui auraient pu éclaircir ces points obscurs ne sont plus au nombre des vivants depuis bien des années. Tout en m'efforçant de ne rien négliger tant dans ma quête d'informations qu'au cours de la rédaction, j'ai fait en sorte d'achever ma tâche avant que ne commence le procès de canonisation de frère Stephanus, laquelle ne peut que rehausser le renom de notre monastère au passé déjà éminent. J'ai en cela été grandement aidé par ma qualité d'ancien disciple de Stephanus de Pannonie, laquelle non seulement m'emplit de fierté, mais m'a aussi permis de puiser souvent dans mes souvenirs personnels en écrivant son histoire...

... Le chroniqueur est bien désemparé pour relater avec véracité la venue de Stephanus dans notre monastère. La raison en est que le père Hilarius, le dernier des nôtres qui eût assisté à l'arrivée de Stephanus encore enfant, et même veillé à son éducation durant de nombreuses années, a été rappelé auprès de Dieu en l'an 955 après la naissance de notre Seigneur Jésus Christ. Il n'est resté que des on-dit et des anecdotes qu'il est fort malaisé de vérifier

a posteriori. Il y a bien des années, alors qu'il séjournait encore parmi nous et que j'étais son disciple, le frère Stephanus lui-même, qui nous a toujours surpassés en sagesse et en piété, respectant avec la plus grande fidélité la règle de Benoît, le fondateur de notre ordre, avait révélé à Alberich de Langres, c'est-à-dire à moi-même, qu'il était en fait issu d'une famille noble de Bavière, et que pour cette raison, il souhaitait que son véritable nom restât secret. Pour qui connaît son caractère, cette affirmation ne saurait être mise en doute. À l'occasion des cinq missions chrétiennes que Virgile d'Aquilée, le sage abbé de notre monastère, suivant en tout la règle du fondateur de notre ordre, lui confia jusqu'en 936, Stephanus de Pannonie enrichit de nombreux et précieux ouvrages notre *librarium* au fonds déjà considérable. Soit il copia avec soin des volumes empruntés, soit il se procura des copies dans les maisons et évêchés appartenant à notre ordre qu'il visita au titre d'émissaire de notre monastère. (L'auteur de ces lignes l'accompagna au cours d'un de ces voyages qui le conduisit dans la noble ville d'Aix-la-Chapelle.) Sa vue s'affaiblissant au fil des années, Stephanus de Pannonie ne fut plus capable de distinguer les lettres, et il s'occupa alors de notre vigne. Il le fit de bon cœur, car il aimait beaucoup le raisin, et non le vin pour lequel, tout comme l'auteur de ces lignes, il professait un profond mépris, car l'un comme l'autre donnait la préférence à une vie saine et vertueuse...

... Il y a tout juste dix ans, à la fin de l'été de l'an de grâce 963, l'abbé Virgile fit venir Alberich de Langres, c'est-à-dire moi-même, alors que j'œuvrais avec zèle à mon pupitre du scriptorium. Il me pria d'aller trouver mon maître, Stephanus de Pannonie, et de lui dire qu'il voulait lui parler de toute urgence. Je savais où chercher Stephanus, aussi ne tardai-je point à le découvrir en haut du coteau de vigne, plongé dans ses prières sous le grand cerisier. Ayant entendu mon message, il se rendit aussitôt auprès de notre abbé. Virgile d'Aquilée l'attendait dans sa cellule, laquelle était plus pauvre, plus austère et plus inconfortable que celle de n'importe lequel de nos frères. Il nous donnait ainsi l'exemple de la pauvreté, afin de nous montrer que le premier n'est point différent du dernier. Quand Stephanus entra, Virgile était abîmé dans sa prière, à genoux au pied du crucifix. En reconnaissant l'arrivant, il lui donna sa bénédiction.

– Sois béni, frère Stephanus.

Ils s’agenouillèrent tous deux, puis Virgile exposa les pensées que Dieu lui avait inspirées.

– Notre foi ne peut se renforcer que grâce aux incroyants, mon frère. Il importe de glorifier le Seigneur avant tout là où nous avons le moins de chances d’être entendus. Tu devras aller parmi les païens, en terre tyrique, afin que ce peuple barbare reçoive lui aussi la sainte parole de l’Évangile. Va, et répands la gloire de notre Rédempteur !

Stephanus fut effrayé par cette mission sacrée. Il protesta, supplia Virgile de ne point l’envoyer accomplir cette tâche, il se trouvait bien au monastère, il s’était accoutumé aux travaux quotidiens, il n’avait plus la force de changer. Écoutant son cœur compatissant, l’abbé Virgile prit Stephanus en pitié :

– Je comprends tes craintes, mon frère. Va dans ta cellule, enferme-toi et récite le *Pater noster* jusqu’à l’aube. Tu reviendras demain avant le coucher du soleil me faire part de ta décision. Si tu ne te sens toujours pas capable d’accomplir cette mission, je la confierai à un autre.

Stephanus suivit son conseil. Il se reclut dans sa cellule et passa la nuit à dire des *Pater noster*. Mais comme un signe du ciel, au milieu des prières qu’il récitait, il voyait malgré lui apparaître le visage du sage et pieux père Virgile d’Aquilée, les traits déformés par la souffrance, car il ne pouvait s’empêcher de penser jour et nuit que des milliers de païens continueraient de vivre dans le péché, sans espoir de rédemption. Alors, miracle : avant que le soleil fût couché, le Seigneur avait empli de courage le cœur de Stephanus de Pannonie.

– J’irai porter la parole de Dieu, dit-il le lendemain à Virgile d’Aquilée.

– J’ai toujours eu foi en toi, répondit le père Virgile.

... je me suis levé en pleine nuit, tandis que les âmes du monastère sont profondément endormies, et abusant coupablement, je l'avoue, de ce qu'on m'eût confié depuis quelque temps la clé du scriptorium, je suis entré dans la salle obscure, puis d'une cachette ménagée en secret, j'ai sorti les feuillets vierges que j'y amassais depuis plusieurs semaines, ainsi que de l'encre et quelques plumes bien taillées. Accroupi dans un angle de la pièce, afin que la lueur de ma lampe ne puisse être aperçue de la cour, j'écris ces lignes. Ces pages ne figureront pas dans les Annales, cependant, à mon humble avis, elles ne méritent pas de tomber dans l'oubli, car j'y consigne les paroles de mon cher maître Stephanus, ne fût-ce que pour moi-même, en l'honneur de sa mémoire. Pour des raisons évidentes, comme il l'a exposé lui-même, son récit n'a pas sa place dans ma chronique, et ne serait sans doute pas propre à servir la cause de sa canonisation. Je note donc ici ce que mon bien-aimé maître m'a raconté jour après jour dans sa misérable cabane, et ce que j'ai découvert à son sujet dans la mémoire des moines de Saint-Gall. Cela, je ne pourrais pas l'enregistrer dans les Annales, il conviendrait de le garder pour moi dans l'intérêt de mon avenir, mais je ne puis m'empêcher de l'écrire, et je suis lié par ma promesse, alors je noircis ces feuillets, nuitamment, à la lueur tremblante de ma veilleuse... J'en ai d'abord terriblement voulu à Elsi de m'avoir caché pendant tant d'années que mon maître Stephanus vivait en proscrit, j'en fus si indigné que les mots m'ont manqué, mais ensuite je dus la consoler car elle se mit à pleurer. Elle ne savait pas, se lamentait-elle, à qui elle devait demander pardon : à moi, pour ne m'avoir rien dit, ou plutôt à mon maître, auquel elle avait fait serment de ne jamais parler de lui à personne au monastère, surtout pas à moi. Elle sanglotait si fort que je tentai de la rassurer, de l'apaiser, au nom du Ciel, qu'elle se taise, elle allait réveiller tout le monastère, et si on découvrait que nous nous rencontrions ici en secret, nous nous retrouverions sur-le-champ hors des murs du couvent, elle ne pouvait vouloir cela. Tout en lui parlant, allons, Elsi, cela suffit, calme-toi, ce n'est pas grave... je pensais que les femelles sont des créatures bien rouées, capables en un tournemain de muer la colère en compassion. Je ne comprenais pas comment elle avait pu garder ce secret durant de si longues années, même à mon égard, alors qu'elle partageait littéralement tout avec moi, et tandis que je considérais avec étonnement cette incarnation de la rouerie féminine, l'indignation le disputait en moi à l'admiration. Alors elle me dit, car elle était encore assez rusée pour cela, que mon maître l'avait menacée de ne plus l'entendre en confession et de ne plus l'absoudre du péché qu'elle commettait avec moi si elle me révélait

son secret – un jour qu'Elsi lui avait parlé de moi, mon maître avait en effet compris que notre relation était plus qu'amicale. Et alors que des années durant, croyant qu'il avait péri parmi les païens, je sentais jour après jour une plaie douloureuse béer dans mon cœur, lui, dans sa cachette de la forêt voisine, demandait compte à Elsi de nos galipettes... le vieux renard ! Et c'est seulement lorsque j'annonçai à Elsi, fièrement et non sans suffisance, de quelle mission notre abbé m'avait chargé, à savoir de consigner dans les Annales de Saint-Gall la vie de feu (c'est du moins ce que je croyais) Stephanus de Pannonie, c'est seulement ce jour-là que, ne pouvant retenir le secret renfermé dans son âme depuis des années, elle me révéla ce qu'elle savait de la vie cachée de mon maître : mais non, il n'était pas mort, balbutia-t-elle en larmes, il vivait depuis des années dans la forêt, les gens du village prenaient soin de lui, elle-même allait parfois le voir, elle lui ramassait du bois, lui apportait à manger. J'en eus le souffle coupé, mais ensuite, passablement calmé, je fus également saisi de colère envers Stephanus pour m'avoir si longtemps berné, moi qui le révérais plus que tout autre... Le moyen d'obtenir réparation était d'aller le voir à la première occasion, en un lieu de la forêt qu'Elsi me décrivit avec minutie. Quelle satisfaction de voir s'allonger la mine de mon ancien maître, quand il me vit pénétrer dans son misérable logis ! Mais je fus bien vite rempli de pitié en découvrant dans quel dénuement ses jours s'écoulaient depuis des années. La mesure délabrée où il vivait était humide et traversée de courants d'air, et mon pauvre maître avait bien piètre allure, on eût dit un vagabond, son visage était envahi d'une barbe grise, ses cheveux blancs tombaient sur ses épaules, et son corps, jadis de haute stature, était aussi ratatiné qu'une grappe oubliée sur le cep. Seuls ses yeux flamboyaient, comme naguère, avant qu'il ne partît pour les terres païennes. Il me regarda avec lassitude, mais fermeté, comme s'il avait déjoué les tours du temps et du monde éphémère, bien que j'eusse découvert son secret... Ma colère s'évanouit en un instant, et tout attendri, j'étais près de fondre en larmes sur son épaule, mais il me repoussa, ne fais pas l'enfant, tu es un homme à présent, ne pleure pas comme une femelle. Assieds-toi plutôt, et raconte-moi... Au lieu de cela, je l'exhortai à me révéler ce qu'il lui était arrivé, pourquoi il se cachait depuis tant d'années dans les bois comme un sauvage, puisqu'il était manifestement revenu sain et sauf du pays des Türks, pourquoi il évitait ses frères, et surtout moi, ce qui me causait si grande peine, et avec douceur, mais non sans reproche, je lui demandai raison de son attitude, car si Elsi avait tenu sa langue, je n'aurais jamais appris qu'il était en vie, et se trouvait non loin de moi. Il protesta tout d'abord, à quoi bon remuer le passé, il avait à présent l'âme en paix, sa vie était désormais celle-ci. Il se fit prier jusqu'à ma troisième visite, où je lui apportai du vin nouveau et des vêtements propres, et lui révélai quelle tâche le père Virgile m'avait confiée, à

savoir de consigner sa vie dans les Annales en vue de sa canonisation, puisqu'au monastère tous le croyaient mort en martyr en terre païenne. Or, sachant à présent qu'il n'avait pas péri chez les incroyants, je me trouvais dans l'embarras : comment raconter dans ma chronique qu'il avait subi le martyre ? C'est ainsi que je parvins à le faire parler, mais en échange il posa pour condition que je couche sur le parchemin, sans y rien changer, tout ce que j'entendrais de sa bouche, car s'il prenait la peine de revivre le passé, ses paroles ne devaient pas s'envoler, mais être conservées dans leur stricte vérité. Je lui fis avec joie la promesse qu'il en serait ainsi. Il m'avertit sévèrement de ne pas noter son récit dans les Annales : « Mon histoire n'a pas sa place dans un Codex. Écris-la à part, en secret, et même si ton manuscrit reste sous forme de feuillets, que personne à part toi, Alberich, n'en connaisse l'existence. En revanche, rédige la chronique officielle comme Virgile le souhaite. » Puis il me fit promettre de ne jamais révéler au père Virgile que je connaissais son secret, à savoir que la légende de son martyr était pure invention, il était en effet dans mon intérêt de garder cela pour moi. De même, je ne devais pas parler de sa cabane, il fallait que l'on continue de le croire mort, je comprendrais en entendant son récit, mais au monastère, je devrais toujours faire comme si je ne savais rien de lui. Je le lui promis également, et pendant des jours, des semaines, je revins le voir en secret. Assis à ses pieds je l'écoutais raconter, et il était de plus en plus évident que ce récit trouverait difficilement sa place dans les Annales Sanctgallenses, il en irait de mon sort si j'y consignais tout ce que me narrait Stephanus. Cependant le récit de mon cher maître mérite de ne pas s'envoler en même temps que les paroles, aussi force m'est d'écrire deux histoires, l'une dans les Annales de Saint-Gall, au gré de notre abbé Virgile d'Aquilée, l'autre pour moi, en secret, telle que Stephanus me l'a révélée... Dès le début, mon maître m'a bien surpris, je n'ai jamais compris comment il avait eu vent de la cruche de vin que j'emportais en cachette au scriptorium et que je dissimulais dans une brèche du mur près de mon pupitre, car que je sache, je n'en ai jamais parlé à personne, pas même à Elsi ; j'avais découvert cette cachette bien après le départ de Stephanus, c'était incompréhensible. Il avait par ailleurs une mémoire sans faille, je fus étonné de l'entendre évoquer le jour où, dix ans auparavant, par un après-midi de la fin de l'été, Virgile d'Aquilée m'avait envoyé le chercher dans les vignes, et son récit se déroulait dans un si bel ordre, en phrases si claires et si bien formées, que si cela ne m'avait pas semblé impossible, j'eusse pu croire qu'il les répétait depuis des années et qu'il savait le tout par cœur avant que je ne l'eusse retrouvé dans la forêt. Tandis qu'il racontait, mes souvenirs se faisaient de plus en plus nets. Stephanus de Pannonie avoua que j'étais son disciple préféré.